Delphine DULONG, Christine GUIONNET & Erik NEVEU,
Boys Don't Cry ! Les coûts de la domination masculine

Presses Universitaires de Rennes, 2012, 332 p.

Marlaine Cacouault-Bitaud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12029>

DOI : 10.4000/clio.12029

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Marlaine Cacouault-Bitaud, « Delphine DULONG, Christine GUIONNET & Erik NEVEU, *Boys Don't Cry ! Les coûts de la domination masculine* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 39 | 2014, mis en ligne le 15 août 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12029> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12029>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Delphine DULONG, Christine GUIONNET & Erik NEVEU, *Boys Don't Cry ! Les coûts de la domination masculine*

Presses Universitaires de Rennes, 2012, 332 p.

Marlaine Cacouault-Bitaud

RÉFÉRENCE

Delphine DULONG, Christine GUIONNET & Erik NEVEU, *Boys Don't Cry ! Les coûts de la domination masculine*, Presses Universitaires de Rennes, 2012, 332 p.

- 1 En introduisant cet ouvrage qui réunit onze contributions sur le thème des « coûts de la masculinité », Christine Guionnet s'applique à éviter tout malentendu quant aux buts poursuivis par les auteur.e.s : il s'agit dans une large mesure de défricher et labourer un terrain miné car le questionnement sur la domination masculine et ses revers a été popularisé par des groupes d'hommes qui imputent au féminisme la « crise » de l'identité masculine dans la société contemporaine. En d'autres termes, les hommes auraient du mal à se re-situer par rapport à des femmes qui s'appuieraient sur des positions de pouvoir fraîchement conquises pour leur imposer des conditions défavorables, en matière de garde des enfants par exemple, qui plus est avec la complicité des pouvoirs publics... Cette vision des choses, comme le rappelle Anne Verjus, est largement démentie par les faits ; les pères disposés à se charger de leurs enfants à l'issue d'un divorce représentent une minorité dans les années 2000. Quant au discours qui met en avant les records masculins en matière de suicide, de prise de risques et d'incarcération, il doit être réévalué et interprété au regard de la situation des femmes, maintenues dans un état d'infériorité et victimes de violences partout dans le monde (Francis Dupui-Deri).
- 2 Faut-il pour autant considérer comme non pertinente la question du « prix à payer » pour devenir « un homme », reconnu comme apte à exercer la domination sur les

femmes et sur d'autres hommes moins conformes à la définition normative de la masculinité ? L'exercice au quotidien d'une masculinité « hégémonique » (on peut parler *des* masculinités, si l'on considère notamment le paramètre de la classe sociale) est-il lui-même sans dommage, quels que soient les bénéfices matériels et symboliques qu'il procure ? Pour les auteur.e.s, la réponse est non, puisque les normes et les comportements qui définissent la masculinité d'une part, la féminité d'autre part, se construisent, s'imposent, évoluent dans une relation d'interdépendance. Les femmes, certes, assument la plus grande part des tâches de soin et d'éducation, sont victimes, plus souvent qu'on ne le pense, de violences domestiques ; néanmoins, des hommes qui élèvent seuls leurs enfants dans des conditions difficiles sont soupçonnés d'incompétence par les services sociaux dans ce qui relève traditionnellement des devoirs – et prérogatives – maternels¹. Quant à l'élite masculine, si elle puise une assurance dans les gratifications professionnelles et matérielles, elle se voit désormais confrontée, dans le travail et la vie affective, à des femmes (et à des collègues homosexuels ?) qui ne tolèrent plus le machisme, ou tout au moins ses « expressions ostentatoires » (Erik Neveu). Ces dirigeants sont donc contraints d'adopter un point de vue réflexif sur eux-mêmes et d'élaborer de nouvelles stratégies.

- 3 En explorant ces thèmes, les chercheur.e.s s'appuient sur des matériaux divers qui permettent d'appréhender les dimensions plurielles des problèmes posés. La première partie privilégie l'analyse des discours et des représentations : dans les contributions d'Anne Verjus et de Francis Dupuis-Déri, déjà cités, les militants « masculinistes » et les pères revendicatifs sont sur la sellette, ou plus exactement la rhétorique utilisée pour contrer les féministes, et au-delà « les femmes émancipées ». Béatrice Damian-Gaillard s'intéresse de son côté aux figures de Princes charmants qui peuplent les romans de la collection Arlequin. Alors qu'ils possèdent toutes les caractéristiques d'une masculinité hégémonique, pourquoi sont-ils déstabilisés par la relation amoureuse ? La littérature sentimentale délivre-t-elle en sous-main un message qui vise à attester la solitude inhérente à l'exercice du pouvoir et la vulnérabilité des dominants confrontés aux attentes de l'autre sexe ?
- 4 S'ils ne souscrivent pas à l'idée d'une crise de la masculinité qui se traduirait par un affaiblissement du pouvoir des hommes dans la vie sociale, le projet des auteurs est bien de démonter tous les mécanismes qui contribuent au maintien de ce pouvoir d'une part, à son érosion relative d'autre part. Les hommes y participent de gré ou de force (ou plutôt de gré *et* de force), et cette tension, cet entre-deux doit être pris en compte dans l'analyse. Erik Neveu conclut cette partie en dressant un état des lieux des contradictions et des ambivalences qui caractérisent la condition, ou plutôt les conditions masculines, au début du XXI^e siècle (les milieux populaires subissent de plein fouet les transformations du travail et de l'emploi, avec pour conséquence une dévalorisation de la force physique, composante essentielle de l'identité virile), et en s'appuyant sur des enquêtes de sociologues américains peu connues en France, des non-spécialistes tout au moins. Il ouvre la voie à des travaux empiriques qui appréhendent les rapports de genre dans un contexte précis pour montrer à la fois la dissymétrie qui leur est consubstantielle et les évolutions qu'ils sont susceptibles de connaître ; les hommes ont intérêt, parfois, à accepter la plus grande autonomie des femmes (en matière de relations sexuelles par exemple).
- 5 Cet effort de clarification se poursuit dans une deuxième partie où des chercheur.e.s de langue anglaise revisitent les concepts dont l'utilisation a jalonné le développement des

études sur les femmes, les rapports de sexe et le genre. Michael Messner, tout en rappelant l'intérêt heuristique de la notion de « rôle masculin » qui a permis de s'intéresser aux deux parties prenantes dans leur relation, montre les ambiguïtés et les limites de cette approche. En effet, elle aboutit à dépolitiser la relation de genre et à relégitimer l'idée d'un partage renvoyant, en dernière instance, à des différences biologiques. L'influence des conditions de vie et de l'origine ethnique sur l'expression de la masculinité est sous-estimée, la coopération entre hommes et femmes est fantasmée, comme les emprunts réciproques, alors qu'ils concernent avant tout les milieux privilégiés. Est sous-estimée aussi, ou passée sous silence, note Caroline New, la participation des femmes au fonctionnement d'un système de genre qui les opprime ; il est nécessaire d'y réfléchir si l'on entend donner un contenu rigoureux au concept d'oppression et le rendre véritablement opératoire.

- 6 Aussi les contributions réunies dans une troisième partie s'appuient-elles sur des matériaux empiriques afin d'éclairer les processus de construction de la virilité dans différents contextes géographiques, dans le cadre de relations hétérosexuelles (Nadine Lefaucheur et Stéphanie Mulot sur « l'injonction à la virilité en Martinique ») ou homosexuelles (Alexis Annes à propos d'hommes « gays » en milieu rural étasunien). Il convient de saluer ici la qualité des enquêtes et la finesse des analyses qui permettent de déceler les pièges dans lesquels des hommes sont enfermés, en raison d'une conception de la virilité qui constitue un pilier de la société dans laquelle ils vivent. Pour ce qui est du terrain martiniquais, les sociologues ont pu croiser les témoignages des hommes et ceux des femmes, sur le chapitre des violences notamment. Ces études, comme celle de Ludovic Gaussot et Nicolas Palierne sur la consommation d'alcool, ont le mérite d'explorer le mal-être au masculin, plus difficile à appréhender que celui des femmes parce que moins verbalisé et moins souvent pris en charge dans un cadre médical. Concernant l'alcool, les auteurs font le constat d'un « avantage » des hommes en la matière puisqu'ils sont autorisés, plus que les femmes, à trouver là un réconfort... Toutefois, les usages de l'alcool sont un enjeu pour les deux sexes, cette consommation étant revendiquée au ^{xx}e siècle par certaines femmes comme un instrument et une preuve d'émancipation. Pour autant, les différences et les inégalités demeurent, au détriment des hommes, sur le plan de la santé. Ce thème est repris dans le dernier article (Patrick Guiol *et al.*), qui focalise l'attention sur la masculinité envisagée à travers le rapport au travail. Les hommes seraient particulièrement sensibles à la non-reconnaissance de leurs efforts et de leur savoir-faire par la hiérarchie et cela aurait une incidence sur les arrêts de travail, plus souvent consécutifs à un accident. Les femmes, elles, consommeraient davantage de médicaments en raison de l'épuisement provoqué par le cumul des responsabilités professionnelles et domestiques.
- 7 Voici donc un ouvrage nouveau par le panorama qu'il nous offre des mouvements d'hommes (en Amérique du Nord et en France) et de leurs positions affichées, et par le souci manifesté à maintes reprises de dégager des pistes problématiques qui laissent augurer de travaux futurs.

NOTES

1. Pascale Jamoulle, *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, La Découverte, 2005 et 2008, p. 177.

AUTEURS

MARLAINE CACOUAULT-BITAUD

Université de Poitiers, GRESCO, Poitiers